

Les Cahiers des dix



Présentation

Fernand Harvey

Numéro 62, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/038115ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/038115ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Harvey, F. (2008). Présentation. *Les Cahiers des dix*, (62), v–viii.
<https://doi.org/10.7202/038115ar>

Présentation

Conformément à leur habitude, Les Dix abordent dans ce 62^e numéro des *Cahiers* un vaste éventail de sujets reliés à leurs intérêts de recherche qui couvrent quatre siècles, soit de l'époque de la Nouvelle-France jusqu'à nos jours.

Denys Delâge poursuit ses travaux sur les rapports interculturels entre Blancs et Amérindiens en remontant aux origines de Québec. Dans ce second article consacré au choc culturel entre deux civilisations, il cherche à approfondir la réflexion sur la conception de l'âme et de l'humanité chez les Amérindiens. Celle-ci était irréductible par rapport aux conceptions chrétiennes des Français avec qui ils étaient en relation. Ainsi, « la conception amérindienne de l'humanité était à la fois plus large et plus restrictive ». Plus large parce qu'elle ne se limitait pas aux êtres humains, mais incluait aussi les animaux et les plantes dans une perspective animiste ; plus restreinte, parce qu'elle excluait les ethnies rivales. Il est significatif de rappeler que chacun de ces groupes humains se désignait d'un ethnonyme signifiant le plus souvent « nous, les vrais humains ». Par ailleurs, Denys Delâge tente de décoder la conception amérindienne du corps à partir de diverses pratiques ; ce qui l'amène à émettre l'hypothèse que « le corps serait spirituel, habité et relié à toutes les forces surnaturelles ». On comprend mieux, dès lors, l'abîme qui séparait une telle vision du monde de celle élaborée par le christianisme. Le recours à l'anthropologie moderne permet d'appréhender une cohérence qui échappait aux Français du XVII^e siècle.

Également dans le contexte de la Nouvelle-France, la colonisation des milieux humides retient l'attention de Marcel Moussette qui utilise tous les moyens modernes de l'archéologie pour rendre explicites des modes de vie que l'historien ne peut rigoureusement analyser, compte tenu d'une documentation insuffisante. Les quatre sites retenus sont situés dans des plaines fertiles et inondables qui ont donné lieu à des aménagements spécifiques au XVII^e siècle. Il s'agit du marais d'eau salée de la baie Française en Acadie, du marais d'eau saumâtre de l'île aux Oies dans l'estuaire moyen du Saint-Laurent, des terres basses de La Prairie, au

sud de Montréal et du site Cahokia Wedge en Illinois, sur la rive est du Mississipi. Les fouilles effectuées sur ces sites permettent de dégager des observations particulièrement intéressantes concernant l'habitat, l'alimentation, les échanges économiques et les rapports sociaux des premiers occupants français, compte tenu des avantages que présentaient ces écosystèmes. On y analyse, par exemple, la part de gibier dans l'alimentation de ces habitants en comparaison avec celle du bétail. Des informations quantifiables sont fournies à ce sujet grâce à l'étude des écofacts (restes liés à la faune et à la flore) qui complète celle des artefacts (objets faits de la main de l'homme). L'auteur en arrive à la conclusion que ces prairies humides se prêtaient bien à l'élevage des animaux domestiques tels le bœuf ou le cochon, mais que l'exploitation des espèces sauvages est encore plus révélatrice des adaptations spécifiques à ces différentes zones humides.

L'année 2009 correspond au 250^e anniversaire de la bataille des plaines d'Abraham. Dans un contexte de commémoration qui suscite la controverse, l'article de Bernard Andrès sur le siège de Québec en 1759 arrive à point nommé. L'auteur s'appuie sur un choix de dix récits et témoignages qui rendent compte du comportement des Canadiens « ordinaires » tout autant que des officiers canadiens de milice, des bourgeois et des autorités civiles et militaires de la colonie. L'originalité de ce texte tient au fait qu'il met l'accent sur l'aspect humain de cet impitoyable siège de la ville plutôt que sur la stratégie militaire. Il fait d'ailleurs ressortir, avec pertinence, « le clivage entre la froideur des considérations stratégiques (formulées par des métropolitains, anglais ou français) et, d'autre part, l'humanité des témoignages dus souvent à des Canadiens (d'ancienne ou de récente extraction) ». Si la guerre semble un jeu de société entre les officiers des deux camps, elle est une impitoyable réalité pour la population canadienne qui doit subir les privations et les bombardements de la ville. Les erreurs tactiques de Montcalm qui scellent l'issue de la bataille laissent, on le constate, un goût amer aux Canadiens qui relatent le siège.

L'article qui suit nous transporte de la violence militaire à la violence politique. Gilles Gallichan rapporte les péripéties de l'explosive session du Parlement du Canada-Uni à Montréal, en 1849, qui débouche sur l'incendie de l'immeuble provoqué par un groupe de tories anglo-montréalais ; ils s'opposaient au « bill des indemnités » destiné aux victimes canadiennes-françaises des rébellions de 1837-1838. Mais davantage que le récit maintes fois raconté de cette émeute, l'auteur rappelle les mesures législatives adoptées lors de cette session dans le domaine de la langue, de l'éducation et de l'économie. De fait, cette session marque un véritable tournant dans l'histoire des institutions politiques au Canada – soit l'avènement d'un gouvernement responsable – dans la mesure où la base de l'État de droit a été réaffirmée, malgré la violence d'une minorité.

Laurier Lacroix, pour sa part, explore un volet méconnu de l'histoire de l'art relatif aux premières acquisitions de la collection du Musée de la province de Québec (maintenant le Musée national des beaux-arts du Québec). Un comité d'acquisition de cinq membres est formé par le secrétaire de la province Athanase David, en mars 1920, et comprend les peintres Edmond Dyonnet et William Hope, l'architecte Jean-Omer Marchand, le sociologue Édouard Montpetit et le financier philanthrope Robert Lindsay. Le peintre Joseph-Charles Franchère se joint également à eux un peu plus tard. Ce comité profite de l'exposition organisée par l'Art Association of Montreal au printemps de 1920, puis de celle de l'Académie royale des arts du Canada en décembre de la même année, pour sélectionner une dizaine d'œuvres devant constituer l'embryon d'une collection nationale pour le futur musée. L'analyse de Laurier Lacroix permet de constater que le comité avait adopté une attitude ouverte sur la modernité en art, d'autant plus que les traces de ruralité contenues dans les œuvres choisies s'inscrivent résolument dans le présent plutôt que dans un passé anecdotique. Les acquisitions ultérieures du Musée tourneront toutefois le dos aux orientations pluralistes et novatrices de ce premier comité pour privilégier la ruralité traditionnelle ou encore le classicisme français.

La crise économique des années 1930 est souvent considérée comme une période où s'amorce un renouveau de la pensée canadienne-française. Yvan Lamonde analyse les prises de position de la revue *La Relève*, fondée en 1934 par un groupe d'intellectuels parmi lesquels il convient de citer Paul Beaulieu, Robert Charbonneau, Claude Hurtubise, Jean Le Moynes, ainsi que Robert Élie et, à l'occasion, Saint-Denys Garneau. Cette génération de « la relève » puisera son inspiration dans le personnelisme chrétien de Jacques Maritain et d'Emmanuel Mounier. Des relations suivies s'établiront ainsi de part et d'autre de l'Atlantique, incluant des contributions françaises à *La Relève*. Au contact de ce courant philosophique, les intellectuels de *La Relève* sont confrontés à un réexamen de la question religieuse qui se pose désormais en termes de spiritualité plutôt que de rituels et de doctrines. Il en va de même pour la question nationale dont les assises traditionnelles sont remises en cause, sans que se dégage pour autant une nouvelle façon de penser la nation. « Tout comme le jeune Laurendeau, écrit Lamonde, les jeunes de *La Relève* découvrent la France contemporaine, celle des réformateurs de la pensée catholique, et non plus la France d'Ancien Régime, référence traditionnelle des milieux canadiens-français ».

Simon Langlois, de son côté s'intéresse à la question des budgets familiaux. Il s'emploie à dégager les grandes tendances en ce domaine sur une période de 35 ans, soit de 1969 à 2004. Son analyse établit aussi un lien avec l'enquête Tremblay-Fortin (1964) sur les comportements de la famille salariée du Québec. Il est donc possible de suivre l'évolution des besoins et aspirations des familles québé-

coises sur plusieurs décennies depuis l'avènement de la société de consommation. Comment évolue la part des budgets familiaux consacrés à la nourriture, au logement, au vêtement, au transport et à divers autres postes budgétaires ? Quelle différence peut-on observer si l'on tient compte du revenu, du groupe d'âge et de la taille des familles ? Comment la montée de l'individualisme se traduit-elle dans les modes de vie et de consommation ? C'est à ces questions, et à bien d'autres, que se propose de répondre cette recherche-synthèse de sociologie historique.

La convivialité est une valeur fondamentale chez les Dix, nous rappelle Jocelyne Mathieu dans son évocation de quelques lieux de rendez-vous du groupe, au fil des ans. Le domaine Tavibois dans la Mauricie, propriété de M^{gr} Albert Tessier, devient l'un de ces terrains de rencontre en 1967. Les archives de la Société, ainsi que le témoignage de l'historien bien connu Jacques Lacoursière, alors jeune archiviste et cuisinier occasionnel du groupe, rappellent que les conditions d'une recherche historique rigoureuse peuvent s'accommoder de relations d'amitié et des plaisirs de la table.

Enfin, l'article de Fernand Harvey se veut un essai d'interprétation de la vie culturelle à Québec de 1791 à 2008 ; il tient compte à la fois du rôle des acteurs et des institutions. Au cours des sous périodes dégagées dans cette analyse, on peut identifier les influences extérieures qui ont enrichi la tradition locale, particulièrement au XIX^e siècle, dans le domaine de la musique, de la peinture et du théâtre. La fonction de capitale politique a aussi exercé une influence manifeste sur les orientations de l'activité culturelle de la ville. Après une période particulièrement faste sous le régime de l'Union, Québec connaît un repli après 1867 et doit se réorienter en tant que capitale culturelle du Canada français. Cependant, le conservatisme ambiant de la première moitié du XX^e siècle laisse Québec en marge de la modernité. Après la seconde guerre mondiale, la ville cherche sa voie, mais les nouvelles initiatives peinent à s'institutionnaliser, faute de politiques culturelles soutenues. Il faut attendre les années 1970 pour que s'amorce un véritable renouveau de la vie culturelle, lequel se confirmera au cours des décennies qui suivent. Québec deviendra alors véritablement le second pôle culturel du Québec, après Montréal.

Le professeur Conrad Laforte, grand spécialiste de la chanson traditionnelle et membre associé des Dix, est décédé en 2008. Jean Simard, membre émérite des Dix, rappelle les grandes étapes de sa carrière à l'Université Laval, ainsi que sa contribution à la recherche ethnologique.

Fernand Harvey
Secrétaire